

Rémy Bosquère

SALLE D'AUDIENCE



Aménagement critique n°1, 1997.
Critical layout # 1, 1997.



La salle d'audience (vue de l'estrade du juge), 1997.

Rideaux et buste.

Courtroom (view from the judge stand), 1997.

Curtains and bust.



La salle d'audience (vue de la table d'instruction), 1997.
Installation de textes.
Courtroom (view from the investigating table), 1997.
Installation of texts.

La salle d'audience

Exposition au Tribunal d'Instance de Sète
juillet-septembre 1997

C'est peut-être cela que l'on craint,
une sorte de dérapage, un dysfonctionnement,
de moi, à travers l'autre qui se détériore
pour la première fois.
À l'endroit capitonné reste le crâne, piqué de part en part.
Dès que "ça" se voit, c'est effrayant, on voudrait être
hors la vie, la mort, cette loi;
mais trop tard, je suis pris dans la vision
de cette personne vieillir.
Comme n'importe quelle espèce, on ne lui pardonnera finalement pas
à la personne de vieillir, de collaborer un peu à sa mort,
la nôtre. Je ne veux plus la voir, la supporter sa presque-fin
alors je me raidis, on croit qu'il n'y a que cela
d'immédiat pour réagir, une crispation;
mon visage ne se laissera pas rider, on se dit,
si je ne montre pas à la fin ce dont j'ai peur,
je n'effraierai pas le temps venu, je passerai inaperçu.
On fait cela aussi un peu pour les autres, je m'en rassure.

LE COSTUME

*Un tailleur de corps sera dans tous les sens son propre patron
(artisan ou non). On dit qu'il fait des vêtements sur mesure
pour hommes. Mais qu'est-il sensé évaluer chez eux pour être
aussi sûr d'y être sur mesure ? Il est en effet particulièrement
habile pour déterminer d'instinct la valeur sûre, exacte de
l'être auquel il s'adresse, que cela devienne ou ne devienne pas
une mode (un mode de sagesse, d'exemple);
il sera là un tailleur de plusieurs corps qu'il ait un seul ou de
nombreux invités à dîner. Paré pour avoir des convives
surprises non désirés à ce repas, il taille avec cette idée
de n'avoir aucune morale.
(Éthique étique d'étiquette)*

Marianne contre Marie-Louise

Marianne porte en un certain costume la coutume du peuple, sa représentation,
c'est un travail des épaules (elle tient à sa place) tenue correcte exigée.
Tirée à quatre épingles, d'un seul linge, bien embrayé dans son conditionnement,
elle trône sur cette idée d'un hommage, d'une révolution remerciée.
On la maquille à souhait d'un blanc idéal que la plâtre justifie
et l'histoire la consacre au rang fixe de première potiche du pays.
il ne reste plus alors qu'à faire défiler les miss sur la pancarte
comme à la foire elles n'auront qu'à poster leur visage sur l'image choisie
ensuite elles feront partie de l'histoire des gloires promises sur une cheminée.
Marie-Louise pourrait bien lui disputer la vedette avec ses moultures avantageuses,
d'autant plus qu'elle a les bras longs, dans le milieu artistique, encadrée d'une renommée
qui lui renvoie l'appareil bardé de décorations pour la photo de famille.
Mais au sein des honneurs Marianne n'a plus besoin de soutien-gorge:
elle assiste en presse-vivre, sérieusement installée, dans une pose intraitable d'intimidation,
au rangement d'un monde derrière son effigie d'égérie populaire.
(à l'aide du poids d'un passé reconnu elle attire les recrues sous un seul pied et les fauche).
Sirène improvisée à la proue d'un navire hésitant avec son équipage dubitatif,
elle affiche progressivement une histoire sur l'image récurrente d'une imposture.
Marianne essuie les plâtres d'un pouvoir de la contrefaçon dont la surveillance exprime l'attitude,
à l'exercice d'un regard souverain survivant, docile dans son immobilité quoique féroce.
D'un battant de paupière elle rosse alentour, placée au-dessus du territoire de sa juridiction
c'est le muscle plâtré du pouvoir, qui ne travaille pas à l'œil.

Des étagères

Une Marianne, tirée à quatre épingles aux quatre coins d'un seul linge, bien embrayé dans son conditionnement, siège sur cette idée d'un hommage, d'une révolution remerciée. Elle assiste en presse-papiers, solidement installée dans une pose inaugurale, au rangement d'un monde derrière son effigie d'égérie populaire. Son poids retenti gravement dans la balance dont elle constitue l'unique mesure. Rien ne correspond plus aux deux poids deux mesures tant qu'il y a autant d'un poids au service d'une même pression.

Une foie les échelons et moulures du pouvoir enjambés, elle détient le droit légitime de statuer. Qu'importe alors à cette *fusée-Marianne* de perdre un étage, unijambiste en puissance, si elle est ainsi propulsée au sommet d'un podium mérité, image publique numéro un.

Championne incontestée au concours interne, dans la compétition essoufflée de bureau en bureau, elle devance la panoplie des étagères courantes de la République, administrativement correcte, dont l'uniforme est toujours de mise avec la fonction sur les victorieuses vitrines en boiseries vernis.

Les styles se succèdent à l'habillage puis à l'emballage, mais un pouvoir à tiroir demeure, meuble inaliénable, d'une structure parfaitement stable, à l'assise historique, de monument.

Un défilé en rangs serrés chante jusqu'au triomphe, obéissant au mot d'ordre, un éclat médailleux à la boutonnière, dont l'artifice daté s'arc-boute sur une fixité militaire légendaire.

Puisqu'il y a une mobilisation du pouvoir en même temps qu'il y a une hiérarchie meublée, étape après étage, où la Marianne se prend à être l'ultime couche apposée sur l'ouvrage.

Rien de cet état des placards, considérant l'exemple d'une culture aménagée à la bibliothèque comme un rayonnement supplémentaire à la nation, n'échappe à la vigilance de cette cuisinière institutionnalisée.

Sa marge de manœuvre se cadre selon cette perspective de présentation à la télévision: les petits plats dans les grands se remontent à l'identique sur le plan incliné d'une plaque de réchaud que la recette annonce.

Fidèle à ce rappel, un peuple policé parmi un mobilier policier se prépare sur la grille des programmes au menu de l'affiche.

Le cadre est arrangé (ainsi la table est mise et les couverts sont à découverts) au milieu d'un décor marqueté, à propos de quelque déclinaison sur des allégories de bois. Un parterre est aménagé où la ménagerie se rassemble. Les trois coups réglementaire bégaiant dans une sonnerie tintinnabulante et la voix s'ouvre à la parole, synchrone avec une levée de rideaux facultatifs.

Un condamné y est présenté avec l'objectif de le travailler sur une seule extrémité de la lame, cette situation effilée du tranchant.

Un avocat vient alors à l'ornement d'une posture, à son rang fixe, paré des attributs dont il maintient le prestige dans le décorum de son état. Il a en lui la responsabilité d'être à l'action corrosive d'un discours, et il serre sur lui le costume légitime de sa tâche, car tenez l'habit et le rôle viendra. Même dépersonnalisé, sa tête demeure cependant à la sortie comme sur une marionnette. Sa robe, prenante du cou jusqu'à la cheville et gonflée par les deux bouts, d'un seul bloc marche et pense. Immense bavoir sur lequel une phrase dégouline. Elle s'expose à la suite de la figure de la robe du prêtre, cet incontournable porte-parole, devenu ici un porte-parole, quasiment le portemanteau.

Pratiquement, la robe d'avocat est un manteau grossier criblé de distinctions, des médailles en contrepoids d'un certain mérite du genre gagné sur l'histoire. Mais la devanture identique à une façade factice, n'arbore que les reconnaissances convenues, comme sur une photo où le papier est brillant parce que la couleur est glacée. Le juge se montre dans toute une pesanteur, savamment étudiée pour imposer la loi et l'ordre, en tentures entendues où un folklore de la hiérarchie apparaît grave, exposée dans sa solennité universelle, indubitable lorsque la foule est haranguée. Son habit n'est plus de tous les jours, on le met à l'occasion seulement pour aller plaider, plus besoin de braguette. Il est ainsi endimanché bien qu'il n'y ait plus de sa famille dans le public qui l'accompagne.

Dans tout ce fatras théâtral on ne distinguera plus qu'approximativement, à l'image retrouvée et amusante d'un guignol, où est la main de celui qui tire les ficelles avec tous ces dessous de table, agrémentés parfois de quelques riches sous-verre, miroitants de sous-entendus.

Le danger surgit pourtant réellement à l'improviste et le cou s'emporte traditionnellement dans le dos. Un coup du lapin, s'il y a besoin d'une métaphore lapidaire. Il n'en restera qu'un léger frisson dont l'émotion est toujours amputable aux émotifs des échafauds. L'heure est grave car ses aiguilles tournent et roulent dans la farine.

En comité on ira volontiers fleurir ce nouveau décolleté d'une cocarde bon marché en guise de mascarade. Toutefois la bavure parle dans sa barbe. Le bourreau a beau faire tout son possible pour se tenir à l'étroit à l'écart, dans son costume à la scène, il n'arrivera pas à taire ce bourrelé là. On dit également du noir qu'il est utilisé pour cette vertu qu'il aurait d'être réputé intâchable, c'est donc que les véritables bouchers sont des cons ou que les magistrats ont justement appris à faire preuve d'intelligence avec le sang.

Après ces messieurs vous inviteront à bien vouloir prendre une petite collation. Allez plutôt vous plaquer cette politesse aux cuils!

L'habit

Je vous dis qu'il reste un tissu assez généreux pour y retailler un costard l'ancien habit dégénère, sa composition n'est vraiment plus appropriée. Derechef, il y a eu un rejet de votre part, même chez d'autres particuliers. Ne vous inquiétez pas, je comprends votre peau, il ne lui a pas été aisé de vivre avec un tel vêtement aussi contre-nature que celui qu'on vous avait fait porter là. Cela a dû vous poser de lourds problèmes dans votre vie quotidienne. Prenez le pantalon en exemple, il a été assez bien mis pour passer en société mais il gratte le fondement, on a beau être poli, ce n'est pas tenable. Vous n'aviez jamais été ridicule, juste mal-à-l'aine, aujourd'hui ça peut s'arranger. croyez-moi, la concurrence d'avec la religion fait sans doute prodiguer les miracles. Ne vous aillongez pas, restez bien debout, nous allons vous opérer sur mesure (sur place à la mesure, sur mesure à la place, à la pièce sur mesure, à la place de la pièce). La cohorte d'individus irresponsables qui a précédé vous avait parfaitement bien trompé. Je le vois, regardez, découper à l'emporte-pièce, tellement rigide, ils ont fait mentir le tissu, et vous pensiez pouvoir vivre durablement et pleinement affublé de la sorte, quelle folie. Je leur remonterais justement les bretelles à ceux-là, des collaborateurs ces fossoyeurs. Ils abusent leur monde sur l'emballage puis ils confectionnent des cercueils et des uniformes. On peut bien en discuter des heures ou des siècles, le résultat est là, tragique et dramatique, sous les yeux de nous tous pourtant. On dirait qu'il n'y a aucun connaisseur en ce domaine. Le territoire à la longue a été saccagé, piétiné même, les marques boueuses en sont légions. Si j'accuse c'est en connaissance de cause et elles sont apocalyptiques pour les leurrés, pensez donc, comment enrichir une vie avec un habit imprimant la mort, à chaque acte on s'embeurte un peu plus, quand le sale pû est pris vous savez, mais vous devez le savoir. Le prêtre n'est pas seulement un prête-nom c'est surtout une épidémie malheureuse. Au voisinage d'un déchet les costumes sont posthumes. Donnez-moi vos oripeaux que j'y dessine une nouvelle province, dans une ancienne géographie, un tout autre univers, jouons une conquête des frontières de cette unique façon inoffensive. Façonnons un ensemble aux dimensions valorisantes et visionnaires, puisque je ne construis pas des fringues de star (même si j'en savoure la déraison). Ne voulez-vous pas vous joindre à mon entreprise ?

Une mort bien rempli, bourrée de sueurs ou d'excréments, à révéler la gourmandise du vomit au bout des lèvres, dans l'écume conséquente aux remous hystérique de nos parois exaltées, un escalier de chair. La mort tellement engorgée qu'elle écope sa salive et entraîne la vie sur des flaques inutiles qui débordent la tombe, emplit de terre, mêlée à tous les liquides. Une délivrance scandée, sexuée à des coups de rame, dans un ventre vibrant de ses cerclages avides. La peau est précisément velue et bave le long de chaque poils. Une économie de l'échange percée puis déréglée par la rouille de ces humides indices. Je ris enfin, plus aucun nerf stressant n'encombre mon large sourire. Démaquillé, sans fard ni emplette, me voilà fraîchement exhumé. La façade éblouit mais son éclat illuminé n'a plus besoin de chaux apprêts. Authentique squelette, j'ai enfin retrouvé la marionnette que j'agitais en secret.

le plein plaid

De plain-pied dans la recette,
où les avocats espacés en rangs d'oignons
ne se serrent plus la ceinture.
Ils s'éminent au contraire en tranches,
à la taille parfois accomplie sur mesure,
se saisissant, à poil, de leur plaid.
Au souvenir d'un tonneau de vin,
des patrons se marient en sauces.
En tranches, leur tronche donc,
présentent un profil de médaille
sur des plaques, en décorations, chauffantes.
Elles, qui s'espacent et se trient,
en familles légumineuses, à la tribune.
Ainsi plaident-ils.
Ils se plaisent hors-d'oeuvre et le méritent.

Le non-lieu du lieudit

Du fait divers il faut en faire part pour relier la vie et la mort correctement. Sans corriger ni maquiller quoi que ce soit sinon il y a une complicité devenue la funeste collaboration. Se détacher donc, de loin mais de près, par exemple de la chaise dont on regarde la table saccagée après le repas. Les objets exhibent leur impudique présence et s'il est question tout de même d'un maquillage il devrait soutenir ce regard et ne pas recouvrir à la légère ce qui apparaissait déjà vulgairement.

Voici enfin l'arbre qui cache la forêt et nous savons ce qu'il inaugure d'atroce. Dans ce lieu plus qu'un autre chargé de mythes, multipliés par autant de visages qu'il y a de compromis avec la peur. Je comprends la nécessité de faire la chasse, de broder autour scrupuleusement. Mettant en avant les différentes attitudes de parcourir un territoire, sous le prétexte partagé de la traque d'un bouc émissaire. Il en va de même à la guerre, où ce faible penchant prend soudain les devants, dans l'entrain de la troupe qui convoque une fin. Actuellement cet aveugle beuglement nous accompagne et nous mobilise.

Mais aussi je crois dans le devenir d'un collage comme remède. De toutes les façons il y aura toujours ce mal, alors de ces diverses conduites autant en faire une autre. À la recherche de la tangence à notre existence, comparable au navire vacillant, qui se ravi d'une seule traite.

Je ne suis pas à une virgule près

Vissée au corsage, la pogne glissa dessous la jarretière,
"autre plan, autre mœurs" se disait-il,
"une autre bouffée puis un dernier relais" se dit-elle.
Enfin la situation incommode déplié le cou de ses tenseurs,
pour que s'échappe les râles retenus par la précision de ces poignées.
Les miens, apaisants un sincère désagrément, se reprennent.
Les convives sont à nouveau entre les bonnes mains des condiments,
posés sur la table, dont ils vont pouvoir se resservir.
Reparleront-ils de la scène précédant le dessert, même pas,
elle sera noyée dans le flottement d'une conversation de circonstance.
De tous mes atablés, ceux qui liront ce texte, aucun ne sut
lequel avait ma main entre ses jambes.



Rideau, 1997.
Dentelle, velcro, fil d'étendage. 150 × 220 × 3 cm.
Curtain, 1997.
Lace, velcro, clothes line. 150 × 220 × 3 cm.



Buste, 1997.
La Marianne du tribunal en plâtre et fausse barbe. 45 × 90 × 30 cm.
Bust, 1997.
The Marianne (figure of the Republic and of Liberty) of the tribunal, plaster and fake beard. 45 × 90 × 30 cm.



Rideau, 1997.
Tissu, tringle en cuivre, attaches en laiton. 300 × 230 × 15 cm.
Curtain, 1997.
Fabric, copper rod, brass fasteners. 300 × 230 × 15 cm.



Buste, 1997.
Plastique thermoformé d'après la Marianne «Catherine Deneuve». 40 × 85 × 25 cm.
Bust, 1997.
Thermoformed plastic after the Marianne 'Catherine Deneuve'. 40 × 85 × 25 cm.



Buste, 1997.
La Marianne du bicentenaire en bronze «Inès de la Fressange» et fourrure. 40 × 70 × 25 cm.
Bust, 1997.
The bronze Marianne from the French Revolution's Bicentenary 'Inès de la Fressange' and fur. 40 × 70 × 25 cm.



La salle d'audience (vue de la salle depuis l'estrade du juge), 1997.

Buste, calendriers et horloges.

Courtroom (view of the room from the judge stand), 1997.

Bust, calendars and clocks.



Salle d'attente, 1997.
Calendriers des postes plastifiés, œillets de bache en laiton, horloges. 450 × 300 cm.
Waiting room, 1997.
Laminated post-office calendar, sheet brass eyelets, clocks. 450 × 300 cm.



Rideau, 1997.
Tissu, tringle en aluminium, étagère. 140 × 230 × 20 cm.
Curtain, 1997.
Fabric, aluminium curtain poles, shelf. 140 × 230 × 20 cm.



Audience civile, octobre 1997.
Hearings in civil matters, October 1997.



La salle d'audience (vue de la façade), 1997.
Collage d'affiches. 370 × 310 cm.
Courtroom (view of the façade), 1997.
Collage of posters. 370 × 310 cm.



Tribunal d'Instance et de Police, Sète.
District and Police courts, Sète